

A MES ENFANTS ET PETITS ENFANTS

Pour qu'ils sachent qui nous
sommes, d'où nous venons et
ce qu'il a fallu faire.

UE' NEPA'

Quanne specciò la uerre
Tutte stajne pe u cule n'derre
la mesèrie érre accamme la tigne
ahi vogghje a scì zappènne vigne

Se scettaje u sanghe dalla matine alla sère
e poje da mangià nan staje nudde da recère
pe chesse chidde ca tenajne na morre de figghje
na ge la faciajne a mandeni la famigghje

E pe manghe cambà strappènne-strappènne,
lassèrne tutte, e da Quarate se ne scappenne.
Pure ca nan tenajne re d'occhiere pe chiange
ad acchjà fertune scerne alla Frange.

Dà nan èrre u, mbierne, ma manghe u Paravise
però staje la fatiche pe guadagnà le ternise
e chiane - chiane grazzie all'emigrande,
accumenzerne a cambà tutte quande.

E doppe qualche anne a San Catalle, da
Grenoble
nan venajne chjù pe u trene, ma arrevajne pe re
tomobeles.
Cudde érre u sègne ca avajne acchjate fertune
e ca manghe avajne scì cercà nudde a nisciune.

Fu acchessi ca de sore, frate. canate e cuggine,
a Grenoble arrevèrne ne sacche de Quaratine
e le Frangiese accumenzèrne a storce u nase
a vedèrse tande frestiere inde alla case.

Mo doppe tanda tiembe, Grenoble è camblate
e a le Quaratine la medaghfe l'ane date.
Mo staune sottè a do bandiere
e adè ca vaune nan sonde chjù straniere.

Mo parlène tutre u Frangése
ma prime pe chidde érre giargianèse
mo ne - pas, sapene cè vole disce,
ma prime érre u nepaute de zi Felisce.

Quand se termina la guerre,
on avait tous le cul par terre,
la misère c'était comme la teigne
tu avais beau travailler la vigne

Tu suais sang et eau du matin au soir
et tu n'avais rien à manger
ceux qui avaient beaucoup d'enfants,
n'arrivaient pas à nourrir la famille.

Pour ne pas vivre au jour le jour
et parce qu'ils n'avaient que leurs yeux pour pleurer
ils laissèrent tout et pour chercher fortune
ils partirent en France.

La-bas ce n'était pas l'enfer, mais pas non plus le
paradis
mais il y avait du travail pour gagner sa vie
et petit à petit, grâce à l'émigré
tout le monde commença à vivre mieux.

Après quelques années, pour la Saint Cataldo,
de Grenoble, ils n'arrivaient plus en train, mais en
voiture,
c'était le signe qu'ils avaient fait « fortune »,
et pour manger ils n'avaient besoin de personne.

C'est ainsi que de sœurs, frères, beau-frères et
cousins, à Grenoble arrivèrent un paquet de Coratins
et les français commencèrent à faire la grimace
de voir autant d'étrangers arriver chez eux.

Maintenant, après tout ce temps, Grenoble a changé
et aux Corentins la médaille on a donnée,
maintenant ils ont deux drapeaux
et où qu'ils aillent ils ne sont plus des étrangers.

Maintenant ils parlent tous le français
mais avant pour eux c'était du « javanais »
maintenant « ne pas », ils savent ce que cela veut
dire,
mais avant, ils pensaient que c'était le neveu de
l'oncle Felix.

Pourquoi êtes vous partis ?

Pourquoi êtes-vous partis est une question fréquente que l'on nous pose lors de rencontres avec des étudiants coratins invités à Grenoble. La réponse est dans le poème de Sabino ZAZA.

A croire que leurs enseignants sont frappés d'amnésie, où alors qu'ils veuillent occulter ce qu'était la vie dans le sud de l'Italie au lendemain de la guerre et plus particulièrement dans les Pouilles, à Corato, d'où je viens. Il faut voir comment nous vivions en 1940, et puis en 46 après la guerre, c'était terrible, terrible, dans le sud de l'Italie !

Il est vrai qu'à l'heure actuelle la vie à Corato a bien changé par rapport à l'époque de ma naissance, notamment avec la création d'industries alimentaires, de la mécanique marbrière, du transport, etc. Il n'en reste pas moins que le taux de chômage est toujours très élevé, surtout chez les jeunes. Aujourd'hui, ils font fait des études dans le tertiaire et le quaternaire, mais ils trouvent peu de débouchés.

Alors que dans le monde agricole, contrairement aux années 50, il y a plus d'offres d'emplois que de demandes : les ouvriers agricoles sont moins nombreux et grâce à la motorisation des outils, le travail est moins dur, ils sont payés correctement, et ils peuvent rester au pays, alors qu'autrefois, ces journaliers représentaient le gros des candidats à l'émigration. Mais les jeunes d'aujourd'hui n'en veulent pas car cela reste des métiers peu respectés, avec peu de repos et de vacances.

Il faut dire qu'en Italie, le métier et le rang social ont beaucoup d'importance : ne doit-on pas, lorsque l'on s'adresse à une personne, ajouter son titre, par exemple Signor Avvocato, Signor Professore, Signor Ragioniere, alors qu'en France, un simple Monsieur suffit la plupart du temps ?

Qui sommes nous ?

Les D'Introno sont originaires de Corato, d'après des recherches effectuées auprès du consulat d'Italie et au service des étrangers à Nantes.

Nous serions descendant d'Europe centrale. Cela semble plausible car la Puglia, au singulier en Italien, au pluriel en français, a été longtemps dominée par des Souabes.

(Frédéric II¹ empereur germanique, fit de Foggia sa terre de prédilection).

Notre branche des D'Introno était connue sous le surnom de « pezze nere », parce que mon grand-père portait en toute saison un foulard noir noué autour du cou. A cette

1« Frédéric II (1197-1250) est une figure remarquable du Moyen Age ; cosmopolite dès sa naissance, il est allemand par son père, normand par la lignée maternelle, il fut à la fois empereur germanique et roi de Sicile ».cf. https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2000_num_1_1_1978 , consulté le 26/10/ 2020

époque, presque tout le monde avait un surnom qui était lié soit à une tenue vestimentaire, comme pour mon grand-père, soit rattaché à un métier, par exemple « trainier », qui conduit une charrette, ou « fungaral », celui qui cherche des champignons, ou encore lié à un état physique, tel que « cul de chjumme », celui qui a un gros derrière².

J'ai fait une recherche auprès de l'état civil de Corato. J'ai ainsi appris que mon grand-père est né à Corato en 1869. Il est le 3^o de 6 enfants, 3 garçons et 3 filles. Son frère a fait partie de l'expédition italienne en Chine lors de la révolte des Boxers.³

Mon père est né en juin 1913 ; il était l'avant dernier de 6 enfants, 4 garçons et 2 filles.

Ma mère quant à elle, elle est née en 1912. Elle était la benjamine de 3 sœurs et elle avait 3 ans lorsque son père fut tué « sul Piave », à la frontière autrichienne au cours de la première guerre mondiale en 1915. Il laissait une veuve et ses 4 filles.

Grâce à son courage et à son travail, ma grand-mère maternelle a pu élever ses 4 filles et leur donner un minimum d'instruction. Elle avait un petit atelier de couture, et elle a appris à ses 4 filles le métier de couturière.

C'est grâce à elle, à cette grand-mère, que nous avons pu payer nos passeurs pour venir en France.

A l'époque de ma mère, pour se marier, une fille devait avoir un trousseau plus ou moins conséquent selon le parti du marié. Lorsque nous avons débarrassé les affaires de ma mère à sa mort, nous avons retrouvé des draps, des couvertures et des serviettes qui avaient fait partie de son trousseau.

Si la jeunesse de ma mère s'est passée tranquillement à aller à l'école et à apprendre le métier de couturière avec sa mère et ses trois sœurs, celle de mon père a été plus mouvementée. Il n'a fréquenté l'école qu'une semaine : après quoi il a dit à son père qu'il préférerait aller avec lui aux champs. A 6 ans, il est donc parti rejoindre sa mère, son père et sa petite sœur à la campagne, et il y a vécu jusqu'à l'âge de 20 ans.

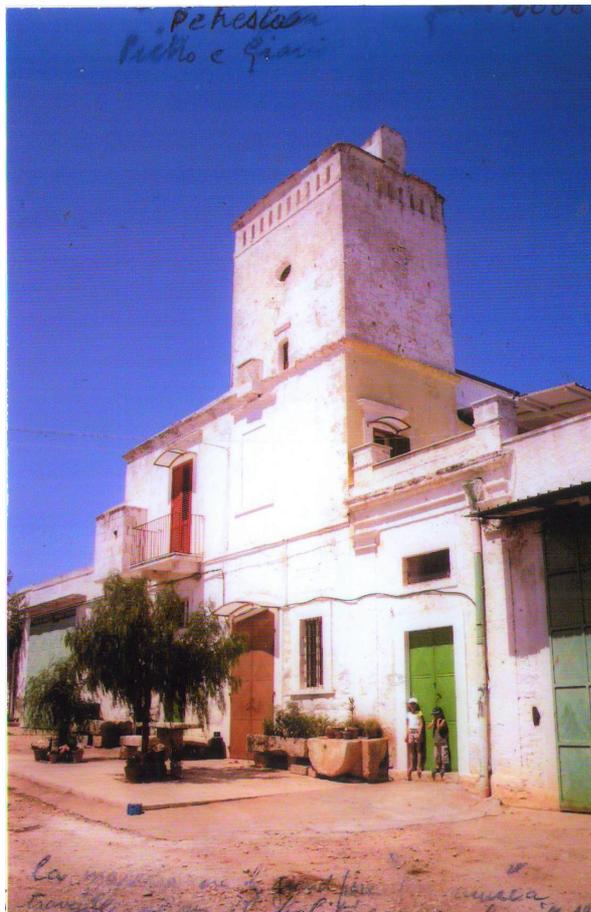
2 Dizionario etimologico coratino, CATALDO BUCCI, Tipografia Meridionale ed, 1982

3 **La révolte des Boxeurs** (connus aussi sous le nom anglais de Boxers), qui ébranla la Chine de 1898 à 1901, fut lancée par une société secrète appelée les Poings de la justice et de la concorde, qui pratiquait ce qu'on appelait alors la boxe chinoise et aujourd'hui le kung-fu. Ce mouvement, initialement opposé aux puissances étrangères qui dépeçaient la Chine et à la cour impériale des Qing qui gouvernaient alors, conduisit, à partir du 20 juin 1900, au siège des légations étrangères présentes à Pékin. Ce siège dura 55 jours et se termina par la défaite des Boxeurs insurgés et la mise sous tutelle de la Chine par huit nations impérialistes (Allemagne, Autriche-Hongrie, États-Unis, France, Italie, Japon, Royaume-Uni, Russie). Les grandes puissances européennes arrivèrent en Chine au début du 19^e siècle. Elles entendaient l'ouvrir à leurs marchandises et se créer des sphères d'influence. Elles finirent par obliger l'Empire chinois à leur céder des ports et des quartiers de Shanghai, où se trouvaient les concessions française, allemande, américaine et britannique. (Source https://wikirouge.net/R%C3%A9volte_des_Boxers, 2020).

Toute la famille vivait à la ferme dont mon grand-père était le régisseur, « massare » à Per'tre Scane.

C'étaient de très gros propriétaires terriens, riches d'environ 200 hectares. Mon grand-père a fait toute sa carrière chez eux, d'abord comme ouvrier agricole, puis très vite à l'âge de 23 ans, comme régisseur, jusqu'à sa mort à l'âge de 68 ans. Il était connu sous le nom de Massar'Demineche Pezzanere. (en photo la ferme).

Mon père a donc rejoint ses parents, mais pas pour jouer. A cette époque, si on n'allait pas à l'école, on travaillait : il a gardé des dindons, puis des moutons avec un « Pecurale⁴», ensuite il a gardé les vaches avec le « vaccare⁵», et quand il a eu l'âge d'apprendre un métier, c'est tout naturellement vers un métier de la



terre qu'il s'est dirigé. Grâce à son père, il a pu apprendre plusieurs spécialisations qui lui ont permis plus tard d'avoir du travail en toute saison ; il a appris à labourer, à moissonner, à tailler les arbres (sperua), à tailler la vigne (peta) et à greffer (nesta). Pour les ouvriers qui n'avaient qu'un seul savoir faire, il leur fallait trouver du travail au jour le jour, pas toujours facile suivant la saison. Ce fut la vie de mon père jusqu'à son départ pour le service militaire ! A 20 ans, il est parti à l'armée, il était de la classe de 1913.

C'est là qu'il a appris à lire et à écrire. En 1933, il avait donc 20 ans, quand il est parti à Rome pour entrer dans la cavalerie. Il n'a été libéré qu'en 1935. Il s'est marié 3 ans plus tard en 1938, et le temps de mettre en route le premier enfant, il a été rappelé sous les drapeaux fin 1939.

Le fascisme était en pleine ascension et avec lui ses envies de colonisation. Mon père a été envoyé en Afrique. Il a débarqué en Libye d'abord, puis en Érythrée et en Éthiopie ; puis la Somalie italienne où il a embarqué à Mogadiscio, puis retour en Italie par le cap de Bonne Espérance. Quand il est revenu à la maison en 1941, le monde était en pleine guerre ; moi j'étais né ! L'armée l'a oublié le temps de mettre en route le 2^o enfant. En mars 1942 il a été à nouveau mobilisé, pour partir cette fois en Grèce. Il me disait,

4 Un berger

5 Un vacher



Parcours de mon père en Afrique

« rodédjé, rodédjé », je me demandais toujours ce que c'était que ce lieu, C'était l'île de Rhodes dans la mer Égée, où il restera jusqu'à la fin 1943, pour être cette fois démobilisé définitivement. De 1933 à 1943, sa vie familiale a été mise entre parenthèses. Il n'a pas fait l'armée en continu, non, il a été, « richiamato, richiamato » pendant ces 10 longues années.

**Son frère aîné a pris part à la première guerre mondiale,
mon père à la deuxième...
et moi j'ai fait 27 mois de service militaire dont 14 en Algérie !**



De retour à la vie civile, à Corato, le travail de la terre n'intéressait plus vraiment mon père. Il s'est rendu à la mairie pour voir s'il y avait du travail, pour avoir un salaire, ne serait-ce que comme balayeur plutôt que d'être paysan, mais on lui a répondu « vous arrivez trop tard ! » ; il est resté quand même deux ans à Corato et il a pu cette fois assister à la naissance de son 3^e enfant. Puis prenant sa p'tite valise, il est parti tenter sa chance à Milan. A l'époque, beaucoup d'italiens en faisaient autant : ils partaient du sud pour se rendre à Milan, mais aussi à Turin et dans les autres grandes villes où ils espéraient trouver du travail, et surtout gagner de l'argent.

Mais dans le nord, les italiens du sud étaient considérés comme des « éthiopiens ». Mon père a trouvé des p'tits bouts de travail par ci, par là, puis il a compris que les gens du sud, dit les TERRONI, avaient peu de chance de s'en sortir.

A Milan, il y est resté un an, jusqu'au début 1946, puis il est revenu à Corato ; mais de cette vie de paysan, vraiment, il n'en voulait plus ! Il a dit à ma mère, « écoute, j'ai entendu dire qu'il y a beaucoup de gens qui partent pour la France, moi, je prends ma valise et j'y vais, en France ! ».

Vers la France

Début août 46, il décide donc de partir. Il n'a pas été recruté, en 46 il n'y avait pas de recruteur ! Il est parti comme ça, mais comme il n'avait pas d'argent, il a fallu faire appel à la générosité de la grand-mère, la mère de sa femme, pour payer le voyage, le passeur et le taxi pour arriver jusqu'à Grenoble.

Son voyage débute aux premiers jours de mois d'août 1946. Il a voyagé en train en 3^o classe ; à l'époque les banquettes étaient en bois, les dossiers étaient durs... On arrivait à Bardonecchia et là, il y avait les passeurs qui attendaient, et on partait en groupe à pied pour traverser la frontière.

Suivant la composition du groupe et l'état de santé des personnes, la traversée durait entre 2 jours et jusqu'à une semaine. Des italiens⁶ comme lui, il y en avait tous les jours, tous les jours il y en avait dix, quinze, vingt, qui arrivaient, sans rien du tout, sans rien comprendre.

A Bardonecchia, mon père a été pris par les carabinieri lors d'un contrôle de papiers. Ils l'ont mis dans un train pour un retour au pays. Mais mon père avait payé son voyage, et cher, c'était un prix important, il ne pouvait donc croire que son voyage s'achevait ainsi ! Lorsque le train s'est engagé dans le premier tunnel, il a sauté du wagon, puis il est retourné rejoindre le passeur et les autres clandestins, pour la plupart des coratins. Dans son malheur, il a eu la chance d'avoir un passeur compétent.

Je ne connais pas la date exacte du départ de mon père, mais je sais qu'il est arrivé en France un vendredi, de nuit. Fin de la 2^o semaine d'août, il était à Grenoble, rue Saint Laurent, chez une grande tante qui l'a hébergé avec deux de ses cousins arrivés en même temps avec lui.

Trois jours plus tard, ils étaient tous les trois embauchés chez SOULAGE⁷. Puis dès la semaine suivante, mon père nous envoyait un télégramme : « j'ai du travail, on peut nous loger, venez me rejoindre ». Facile à dire, à ceci près que ma mère avait 34 ans, trois enfants (6, 4 et 2 ans), et qu'il fallait traverser la frontière à pied, par la montagne.

Après un conseil de famille, mon oncle Michele, mari d'une des sœurs de ma mère qui n'avait pas d'enfant, a pris la décision de nous accompagner et de tenter lui aussi l'aventure française.

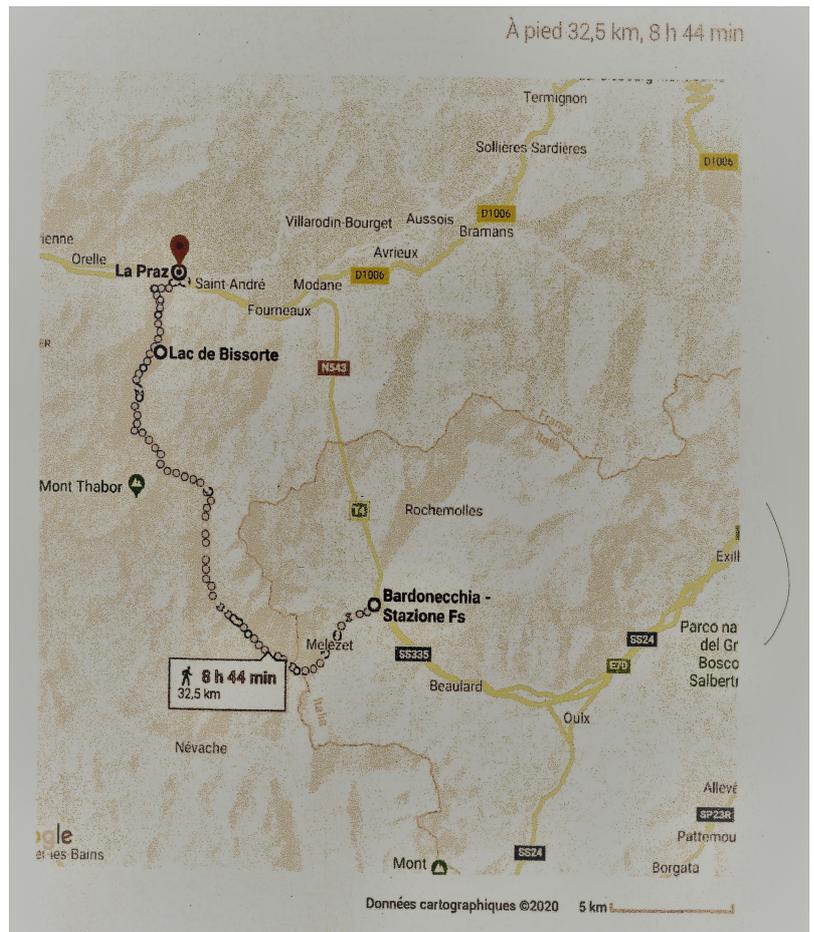
La grand-mère fut à nouveau mise à contribution pour l'argent du voyage aussi bien pour nous que pour l'oncle Michele. Mais pour nous, le voyage s'avéra très difficile.

⁶« Par les sentiers de la montagne enneigée... » Perspectives historiques sur les parcours migratoires à travers la frontière franco-italienne (1945-1960) <https://journals.openedition.org/rga/7037>.

⁷Emile Soulage Ingénieur diplômé des Arts et Métiers en 1898 qui fonda en 1919 la société anonyme des établissements Soulage, spécialisés dans le matériel ferroviaire et situés le long de la voie de chemin de fer.

Nous sommes partis avec très peu de bagages et un peu de nourriture, pour survivre. On n'avait pas de sac à dos, de « zaïno », ça n'existait pas en Italie, ou alors uniquement pour les gens qui avaient les moyens. Nous nous avons la « bors' » que ma mère avait fait, à savoir un baluchon en tissu.

Nous avons pris le train, comme mon père, jusqu'à Bardonecchia. Nous sommes descendus du train, nous avons rejoint à pied le passeur à un endroit précis, et nous avons commencé à gravir la montagne. Le passeur était un coratin. Beaucoup de Coratins s'étaient d'ailleurs transformés en passeur, comme s'ils avaient fait de la montagne toute leur vie ! Bien sur, c'était l'argent qui les motivait ! C'était énorme, je crois que pour les 3 enfants, mon père, ma mère et mon oncle, nous avons payé 16 000 liras. En 1946 d'après ce que m'ont dit mes parents, cela représentait 2 mois de salaire en France.



Le trajet à pied, à travers la montagne

Nos passeurs étaient des débutants et nous ne le savions, pas bien sur ! Nous étions en septembre, il faisait encore bon. Le passage de la montagne s'est effectué par Bardonecchia, Melezet, puis direction le Mont Thabor, le lac de Bissorte, et enfin la descente sur le village de La Praz. Bien des années plus tard, en 1986, j'ai refait le parcours Bissorte – La Praz.

Outre ma mère, moi l'aîné, et mes deux frères, ainsi que mon oncle, notre groupe se composait de 16 autres personnes, des inconnus. Nous ne connaissions que 2 personnes, des cousins du côté de mon père. Ce groupe était constitué de beaucoup de « vieux ». Il faut dire qu'à l'époque, quand on avait 60 ans on était vieux, on avait pas mal vécu et pas mal travaillé. Et il y avait pas mal de gens de cet âge-là qui étaient avec nous. Les passeurs nous ont fait marcher un peu le jour, car les italiens nous recherchaient, ils ne voulaient pas qu'on émigre ; on marchait donc aussi surtout la nuit. Je ne me souviens pas combien d'heures d'affilée nous marchions. Mon oncle portait mon petit frère de 2 ans, ma maman tenait par la main mon second frère qui avait 4 ans et demi, et moi à 6 ans, je me

débrouillais, je marchais seul. Je me souviens que d'autres groupes nous doublaient, certains marchaient plus vite que nous.

Ma mère m'a dit qu'à un moment, un groupe nous a doublé ; c'était à un moment où ma mère portait mon petit frère dans les bras, le second, qui était fatigué.

Des personnes de ce groupe ont eu pitié d'elle. Ils ont pris mon frère des bras de ma mère, en lui

disant : « on vous le laissera au sommet » ; au sommet de la montagne il y a le lac de Bissorte et un petit barrage avec une maisonnette; ils ont déposé mon frère dans cette cabane, fermé la porte. Mon frère a pleuré pendant des heures, mais il ne s'en souvient pas, il n'est pas traumatisé. De nos jours, on est vite traumatisé, il faut vite voir des psychologues, mais à l'époque, personne ne se souciait d'un éventuel traumatisme. Mon frère a pleuré, pleuré toutes les larmes de son corps, le pauvre ! Ma maman pleurait aussi car elle ne savait pas si elle allait le retrouver. Finalement, nous nous sommes rejoints, tout s'est bien passé ; les gens qui avaient porté mon petit frère étaient des gens comme nous, qui avaient simplement voulu rendre service.

Du lac, nous sommes descendus à La Praz, en plein après-midi, puisque nous étions arrivés du côté français. Au village, le rendez-vous était derrière la chapelle (elle existe toujours) et je ne peux m'empêcher d'en parler aujourd'hui chaque fois que je passe devant.

C'est là que les taxis venaient chercher les migrants pour les déposer au petit matin à Grenoble. On s'est caché là jusqu'à la nuit. Il était tard, environ 2h du matin, quand les taxis sont arrivés.

**Là où mon père n'avait mis que deux jours,
notre calvaire a duré presque une semaine.**

L'arrivée en taxi à Grenoble s'est faite vers 6H du matin, rue Saint Laurent. Ma première vision, ça a été la fontaine publique au milieu de la rue.



Barrage du lac de Bissorte



La chapelle, La Praz



Fontaine du Lion, rue Saint Laurent, Grenoble

En Italie, dans le sud, nous n'avions pas l'eau courante, il n'y avait que les fontaines publiques qui se trouvaient sur le « STRADONE » ; c'est une rue qui encercle le pays, de l'intérieur, car au-dehors du « STRAMURALE », il n'y avait pas de maison, du moins à l'époque, c'était très peu habité ; à l'âge de 6 ans, quand il fallait faire « il buccato », la lessive, on allait chercher l'eau à la fontaine. Et quand il fallait faire la lessive pour 8 personnes, il en fallait de l'eau pour remplir le tonneau ! Ce matin là, en arrivant en France, à Grenoble, j'ai dit à ma mère, en coratin, « ma pure do se deve a piga l'aqua », même ici il faut que j'aille chercher l'eau à la fontaine ? Ma grande tante s'est empressée de me répondre : « non, non, on a l'eau dans la maison, au dessus de l'évier. Ouf ! »

Notre installation

Les 6 premiers mois ont été difficiles pour tous !

- pour mon père et mon oncle, car il fallait aller travailler ; ils y allaient à pied, 20 km par jour,
- pour mère, qui se retrouvait toute seule avec trois enfants, enfermée toute la journée,
- pour moi qui rentrait à l'école début octobre, le 8 exactement, qui ne parlait que le coratin et ne connaissait personne. Je suis allé à l'école Saint Laurent, nous étions 32 dans la classe, 5 français, tous les autres italiens. 72 ans plus tard, en 2018, j'ai organisé une journée retrouvaille des anciens de l'école primaire. J'ai réussi à retrouver 42 copains et beaucoup d'entre eux étaient avec moi lors de ma première journée de classe en 1946.

Nous étions logés chez la grande tante. Mon père, ma mère et mon petit frère dormaient ensemble dans une chambre, l'oncle Michele, mon frère Jean et moi dormions ensemble

dans une autre, et dans une alcôve dormaient les deux cousins venus avec mon père. Quant à la tante, elle couchait dans sa cuisine.

Nous n'avions pas grand-chose quand nous sommes arrivés, au grand désespoir de ma mère : des meubles nous n'en avons pas !, alors elle utilisait des cartons qu'elle mettait à l'envers, et elle mettait des couvertures dessus pour faire comme un meuble. Elle restait à la maison, faisait le ménage et surtout, elle préparait le repas pour 6 adultes et 3 enfants : j'ai le souvenir qu'elle ne se plaignait jamais, mais qu'elle pleurait souvent.

Mon père travaillait chez Soulage⁸, avenue Jean Perrot. Le dimanche après son arrivée, soit deux jours plus tard, il a rencontré des amis coratins, qui lui ont dit : « ne te fais pas d'soucis, lundi tu viens avec nous à l'embauche à 7 heures, et on te trouvera du travail » ; en effet, 3 jours après son arrivée, il travaillait. Soulage à l'époque employait entre 300 à 400 personnes, non pas à la fabrication, mais à la démolition : on y démolissait les wagons de la guerre, on y récupérait la ferraille...qui était ensuite vendue à un ferrailleur de Grenoble.

Dès son arrivée, mon père a fait embaucher mon oncle. Mais à cette époque, les étrangers qui trouvaient un travail devaient d'abord se rendre à Montmélian, « le Ellis-Island grenoblois », pour passer une visite médicale ; si par malheur on leur détectait un problème de santé, la tuberculose ou toute autre maladie contagieuse, c'était un retour direct dans le pays d'origine.

A Montmélian, les gens de ma famille ont été heureusement reconnus « bon pour le travail ». Ils étaient en bonne santé, ils ont donc obtenu la carte de travail ; elle était rouge à l'époque. Moi aussi plus tard j'en ai eu une, mais c'est dommage, je ne l'ai pas gardée.

Les deux premiers mois, mon père et mon oncle, comme je l'ai dit, se rendaient à l'embauche à pied, 10 km le matin, et autant le soir après 11h de travail ; on comprend que leur premier achat a été pour chacun une bicyclette. Cela leur a permis dès lors de rapporter chaque soir l'un et l'autre un sac de bois que leur patron leur donnait.

Six mois après notre arrivée, la chance nous a fait un clin d'œil : un cousin de ma tante Graziella, qui était venu en France en 1924 après un passage aux USA, venait d'acheter une villa. Il avait fait fortune en vendant de la mercerie au marché aux puces, situé sur l'actuelle place Achard. Il s'est débrouillé pour que le propriétaire de son appartement

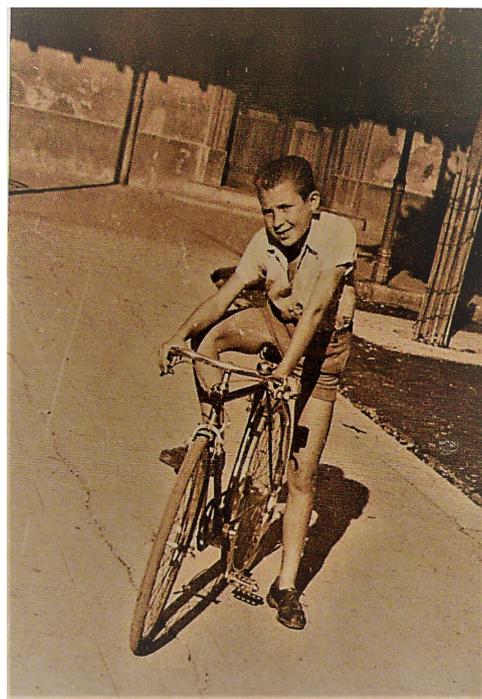
⁸Émile Soulage (Né en 1879 à Saint-Barthélemy (Isère), diplômé des Arts et Métiers, Cluny, promotion 1895), est le fondateur de la Société anonyme Soulage, importante société de la région grenobloise spécialisée dans la réparation du matériel de chemin de fer. Il est décédé en 1953.

Aujourd'hui le parc Soulage situé le long de l'avenue Jean-Perrot, est une ancienne propriété privée achetée par la ville en 1975 et sur laquelle se trouve une maison de maître datant de 1864, rachetée par l'industriel Émile Soulage en 1922. Actuellement cette belle demeure est utilisée comme Maison de l'enfance pour le quartier Bajatière. Elle se démarque par son architecture d'autres maisons de ce quartier construites de 1912 à 1920, appelées maisons Fangas du nom d'un entrepreneur du quartier, qui les bâtissait à partir d'un même plan en forme de L, et avec une surélévation.

nous le donne en location. Pour les parachutés⁹ que nous étions, cet appartement, c'était le luxe. Il y avait d'un seul coup une chambre rien que pour mes parents, un salon transformé en chambre pour mon oncle, les enfants couchaient dans l'alcôve, et il y avait une grande cuisine. Bref, le rêve ! Nous étions en été 1947.

Maintenant qu'ils étaient véhiculés, mon père et mon oncle pouvaient aller travailler également les samedis et les dimanches chez des paysans, qui les rémunéraient en nature, en produits de la ferme : des pommes de terre, du vin, de la farine. C'est avec cette farine que les femmes faisaient des pâtes pour tous les jours de la semaine !

Ainsi, la France commençait à nous plaire. Les salaires avaient augmenté, ma grand-mère, ma tante et ma mère avaient repris leur travail de couturière, et bientôt elles ont eu du mal à faire face aux commandes qui affluaient. Ma mère s'est vite fait connaître, elle cousait à droite et à gauche et moi, tous les samedis, je livrais ce qu'elles avaient cousu. Je me faisais ainsi des pourboires ; ce qui fait qu'à l'âge de 12 ans, j'ai pu m'acheter un vélo FOLIS neuf, un très beau vélo. Pour moi, ces années là ne sont pas restées dans ma mémoire comme une période triste : il y avait tous les copains de la rue Saint Lo, même si des « parachutés », j'étais le seul. En effet, tous les autres enfants, à part un ou deux qui étaient arrivés après moi, tous les autres étaient des fils d'italiens qui étaient là depuis l'immigration de 1924. C'était donc des gamins nés en France, et ce sont eux qui nous ont permis de nous intégrer rapidement ; ils entendaient leurs parents parler coratin bien sûr, mais eux le parlaient juste un peu, juste assez pour que nous arrivions à nous comprendre. Nous nous sommes ainsi adaptés rapidement.



Mon premier vélo FOLIS

Ce sont eux qui nous appelaient les « parachutés », ce ne sont pas les français ; pour les français, c'était simple, nous étions les « sales macar's ». C'était aussi ça, la rue Saint Laurent, c'était 5 400 habitants en majorité coratins, c'était vraiment la « petite Corato ».

⁹Parmi tous les noms donnés aux italiens, macard, ritals pour les réfugiés italiens, macaronis, piaf,celui qui nous avait été donné venait du fait que nous arrivions la nuit et qu'au petit matin, il y avait selon les jours une quinzaine de nouveaux passés clandestinement : nous étions les **PARACHUTES**. A noter qu'à partir de mi 47, si l'on pouvait justifier de la possibilité de loger chez un parent, on pouvait venir avec un visa.

Le monde du travail pour les étrangers en 1954

En 1954, le 26 mars, j'ai 14 ans. Je passe le certificat d'étude au mois de juin, puis je prends la route des vacances pour TRANI, comme d'habitude, jusqu'à fin août.

Début septembre, j'ai commencé à chercher du travail, mais comme j'étais de nationalité



Caserne Dode, début du 20^e siècle

italienne, il fallait aller au Bureau de la Main d'œuvre étrangère, à la caserne Dode, rue Joseph Chanrion, pour demander un permis de travail ; on m'explique que pour avoir ce permis, il faut d'abord que je trouve un emploi, mais pas n'importe lequel : je devais choisir entre maçon, plombier-zingueur, ou serrurier. Les autres métiers n'étaient pas à pourvoir, du moins pour les apprentis. Je me suis mis en quête d'une place d'apprentis

serrurier, et j'en ai trouvé une, non par vocation, mais par besoin. Je dois dire également par facilité, car mon futur patron avait son atelier à 300 mètres de chez moi ; je pouvais donc m'y rendre à pied.

Je ferai remarquer qu'à l'époque, les étrangers étaient plus mal lotis qu'aujourd'hui ; pas de choix professionnel, pas d'aide, et sévèrement punis en cas de problème : j'ai connu des jeunes qui pour une bataille à coups de poings au bal du samedi s'étaient vus expulsés du territoire et interdits de séjours pendant plusieurs années. Il n'y avait pas d'associations pour prendre leur défense.

J'ai fait 3 ans d'apprentissage chez un maître d'une grande compétence, très gentil et d'une belle humanité. Je dois dire que les maîtres d'apprentissage que j'ai eu, s'ils étaient moins compréhensifs que lui, ont tous été très compétents. Ce sont eux qui m'ont appris les bases du métier que j'ai exercé à des postes différents jusqu'à ma retraite.

Pendant mon apprentissage qui a duré 3 ans, je travaillais 10h par jour, toute la semaine jusqu'au samedi midi, et le mercredi je suivais des cours à l'APPS ; j'ai obtenu mon CAP la 3^e année. Jusqu'en 1960, je faisais 55h par semaine. Puis j'ai été appelé sous les drapeaux pour 27 mois de service militaire dont 14 mois en Algérie, en Kabylie comme

radio d'une harka¹⁰ A mon retour, de juillet 1962 jusqu'en août 1973, j'ai travaillé comme tâcheron. J'ai pris ensuite un poste de conducteur de travaux et jusqu'en 1980, je n'ai plus compter mes heures et mes semaines ont été davantage de 70h plutôt que de 35h.

J'ai travaillé comme un fou, je suis devenu gérant de Société, et j'ai fini par gagner très bien ma vie.

¹⁰[Dans les pays arabes et berbères du Maghreb] Troupe de milice levée par une autorité politique ou religieuse.

J'ai maintenant 80 ans. J'ai commencé à travailler le 2 janvier 1955, et pris ma retraite le 31 mars 2004. Cela fait 49 années de travail!

Les copains d'enfance et les amis.

J'ai déjà évoqué le fait que des copains qui étaient avec moi dans la classe de 6° en primaire lors de mon premier jour d'école en octobre 1946 sont actuellement encore des copains avec lesquels nous sommes toujours contents de nous retrouver.

En 2018, j'ai organisé les retrouvailles des anciens du quartier Saint Laurent ; j'ai réussi à retrouver 42 copains ! Certains d'entre eux ont fait des centaines de kilomètres pour être présent ce jour là. !

La retraite, à l'automne de la vie

La passion du travail a été remplacée par l'amour que j'ai le temps de dispenser à mes petits-enfants, temps que je n'ai pas toujours eu pour mes enfants. Mais il fallait faire un choix : soit vivre une vie d'ouvrier et ramener un salaire modeste, parfois décent, soit beaucoup travailler, sans horaire, mener une vie familiale en pointillé, mais bien gagner sa vie.

Grâce à mon travail et à la passion que je lui ai voué, j'ai pu m'épanouir, rencontrer des gens intéressants avec lesquels j'ai beaucoup appris, et gagner suffisamment d'argent pour emmener ma famille en vacances, puis avec mon épouse voyager à travers le monde, et satisfaire mes passions notamment celles des voitures.

Pour moi, la qualité de vie, c'était de pouvoir offrir à ma famille une vie décente, sans faire appel à des aides, et à des crédits. Oui, j'ai eu

la chance de POUVOIR, et surtout de VOULOIR travailler !

Meylan, décembre 2020

Dominique D'INTRONO

Merci à Rosalba PALERMITI d'avoir eu la gentillesse et la patience de mettre en forme ces souvenirs.